

APPRENDS-NOUS LA VRAIE MESURE DE NOS JOURS ...

« Dieu puissant, force de ceux qui espèrent en toi, sois favorable à nos appels : puisque l'homme est fragile et que sans toi il ne peut rien, donne-nous toujours le secours de ta grâce ; ainsi nous pourrions, en observant tes commandements, vouloir et agir de manière à répondre à ton amour. Par JC ... »

L'oraison d'ouverture nous a fait dire, et penser : « Puisque l'homme est **fragile** ... ». Vous l'avez peut-être déjà oublié, mais ces mots ont bien été prononcés tout à l'heure ! Cette affirmation pourrait faire partie de ce que l'on nomme un « lieu commun », un de ces lieux de la pensée tellement piétinés qu'il semble qu'il ne faille rien attendre de bon à les parcourir à nouveau. Plus rien ne pousse sur cette terre devenue sèche. Un « lieu commun », en marge d'une dissertation, voilà une annotation qui n'est point un compliment ! Et pourtant, ces fameux lieux communs sont bien des lieux où nous pourrions espérer au moins trouver quelque graine pour nous nourrir ...

La fragilité de l'homme ne fait aucun doute.

Individuellement, nous le savons comme le savaient les générations qui nous ont précédées. Il faut si peu pour qu'un être humain disparaisse, il faut si peu pour que le plus solide ou le plus jeune – ce qui, pour nous, revient souvent au même – ploie soudain et renvoie à chacun le visage de sa propre faiblesse, il faut si peu pour que s'inscrire dans la conscience de quelqu'un le fait qu'il pourrait bien mourir – je dis « si peu », mais en fait cela prend souvent aujourd'hui la forme de tels traitements que l'épreuve dure et décape et creuse en celui qui la vit un sillon profond. En ces moments d'incertitude et de douleur, souvent une force inconnue donne au nageur de remonter à la surface, et s'il doit à nouveau plonger et perdre souffle, cette force inconnue lui donne de ne point renoncer, de remonter à nouveau, de regarder ceux à qui il est lié. Paraissent alors dérisoires, parfois entrevues, ces paroles où l'on nous donne comme philosophie qu'il ne faut point perdre l'instant qui passe, qu'il faut le prendre et nous en réjouir. Mais ce sont là souvent timides expressions d'un espoir incertain de lui-même, d'un espoir pour temps de disette. Cet espoir est cependant déjà plus grand que le rêve selon lequel il faudrait jouir de la vie et lui soutirer ce qu'elle serait censée donner à ce pauvre individu réduit à n'être qu'un dévoreur désespéré au fond ! Mais enfin, tout bien pesé, nous n'aimons guère contempler cette fragilité, peut-être parce que nous l'identifions seulement au péché, peut-être donc parce que nous pensons en être coupables et qu'il est juste que nous soyons

ainsi rappelés à notre condition, précaire. Seulement précaire, contingente, peut-être inutile aussi ?

Mais cette fragilité humaine, native et continue, est aussi connue **collectivement**. Et cela, nous le savons, en arrière-fond, comme une inquiétude latente, cachée. Paul Valéry l'a énoncé, au début du siècle dernier : « Nous autres, civilisations, disait-il en une formule étrange, nous autres civilisations, nous savons que nous sommes mortelles » [*Variétés* I]. Conscience malheureuse, celle de l'Europe – chrétienne, soit dit en passant – de l'Europe, déchirée, à feu et à sang, de l'Europe qui n'avait pas encore tout vu, sans rien vraiment comprendre – jamais, encore ! L'Europe est devenue l'Occident, et la peur étend son ombre sur le monde même. Voici qu'il nous faudrait, de nécessité absolue, qu'il nous faudrait « sauver la planète » d'une apocalypse désormais certaine. Mais comment la sauverions-nous cette planète ? Comment la sauverions-nous, puisque c'est elle qui nous porte ? Comment la soulèverions-nous pour la baptiser en quelque eau lustrale ? Certains ont moqué les Pères conciliaires qui, dans *Gaudium et spes*, semblaient faire montre d'un optimisme exagéré, daté pour les lecteurs d'aujourd'hui. Peut-être. Mais ce qu'ils savaient aussi et déjà, c'est que l'humanité disposait de ce qu'il fallait pour se détruire, pour « s'autodétruire », selon la formule du générique de la série *Mission impossible*. De belles réalisations, grâce à l'ingéniosité technique de l'homme, mais aussi, en même temps, de terribles risques, intérieurs à ce génie même. Bref nous savons que, collectivement aussi, nous sommes fragiles.

Faudrait-il alors se précipiter en Dieu ? Vous savez que certains disent que ce serait pour échapper à cette « fragilité » ou à la « conscience de cette fragilité » que l'homme aurait « inventé » Dieu. Peut-être même vous l'êtes-vous dit, une fois, plusieurs fois, lorsque dans votre « trouble », vous vous êtes « dit : l'homme n'est que mensonge » [Psaume 115 (116)]. Eh oui ! Où vraiment trouver quelque solidité dans ce monde qui semble se dérober sous nos pas, dans un monde que de trop petits projets semblent ne pas pouvoir rendre vraiment familier ! Nous sommes un peu comme des « étrangers sur la terre » [Psaume 118(119)]. Un psaume vous donne le droit d'avoir de telles pensées, de les murmurer dans votre prière, « d'attendre en silence le salut de Dieu », le salut qui vient vraiment de Dieu. Par quel chemin l'accueillir ?

Une pensée de Pascal m'est venue à l'esprit qui nous aide déjà à apprivoiser cette fragilité et à en scruter le sens, car l'être humain, dans toute la création visible de l'infiniment grand à l'infiniment petit, est celui qui cherche à comprendre ! L'image du « roseau pensant » indique l'étrangeté de notre condition et l'ouverture de notre être non seulement au-delà du visible mais au-delà même de cet être, si sensible,

11^{ème} dimanche du temps dans l'année, 16 juin 2013.

fragile et fort en même temps, fort de l'acceptation de cette faiblesse même. Je cite : « Il ne suffit pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » La pensée de la mort n'est pas de prime abord réjouissante, mais elle est accessible à chacun, comme la marque ultime et irrécusable de sa faiblesse.

Et voici que de cette faiblesse acceptée surgit une *assurance*, celle que l'homme est déjà plus grand que ce qui le comprend. Lui, petit point dans l'immensité du monde et des univers, il peut cependant les embrasser par son esprit qui le constitue déjà d'une nature au moins différente du monde. Mais ce que Pascal en conclut ne s'apparente pas à une forme d'orgueil ou d'inconscience, bien au contraire. Il indique que « toute notre dignité consiste en la pensée », cette capacité à nous situer dans cet univers et à y tracer notre chemin. Dans notre monde, il apparaît de plus en plus essentiel de faire attention à la manière dont nous usons des biens de la création. Pour y parvenir, essentielle est aussi la reconnaissance de notre capacité à penser, sans chercher à nier ou à conjurer notre fragilité ou celle des autres, sans imaginer non plus que notre joie résiderait dans notre réduction au monde des objets ou des choses, sans supposer enfin que notre ultime fin est la mort.

Notre prière au cœur du monde monte ainsi vers le Père : « Apprends-nous la vraie mesure de nos jours. Que nos cœurs pénètrent la sagesse ... » [Psaume 89, 12]. La « clé » de la solidité de notre existence nous est donnée en chaque eucharistie, puisque nous y recevons d'accueillir l'amour créateur ...

P. Antoine Louis de Laigue

Notre-Dame de Grâce de Passy